

LA FORMATION D'UN ANALYSTE S'INNOVE DE SON ANALYSE ET DE SA PRATIQUE

Jean-Jacques Moscovitz, Paris, membre d'Espace Analytique
(et de Psychanalyse Actuelle)

Notre colloque « Formation de l'analyste » invite chacune, chacun à se situer dans son lien à l'œuvre de Freud et à l'enseignement de Lacan, respectivement avec la mise en avant du noyau sexuel infantile, et d'autre part du malentendu dans la parole ouvrant au registre du signifiant. Et ainsi de pointer que notre pratique est celle centrée sur le réel bien plus que sur le sens.

Pratique du Réel plutôt que celle du sens

Certes notre pratique a toujours été celle du Réel plutôt que celle du sens, mais faut-il encore s'en assurer, certes depuis sa propre analyse personnelle, mais aussi avec l'apport des séminaires de Lacan de 1973 à 1980 qui nous le démontre, cela constituant la dernière part de l'enseignement qu'il nous a légué.

N'est-ce pas là un point essentiel tenant la pratique aujourd'hui comme apparentée au langage ? Et chez le névrosé par ses symptômes, et chez l'analyste par son écoute, et celui en contrôle, tous trois actes de formation ?

Quelle est la nature de l'obstacle à lever tel que nous puissions dire, enjeu de toute formation psychanalytique, que l'inconscient existe ?

Est-ce qu'ici, aux USA, l'obstacle est mieux reconnu, obstacle par quoi résiste de façon plus ou moins perceptible l'abord de l'inconscient ? Ce bout de réel, ce petit quelque chose implique-t-il une spécificité géographique du transfert ? entre Europe et Amériques ... ?

Ecoute analytique et ses avatars

Frontières Atlantiques ou pas, ce petit quelque chose qui va, vient, part, revient, c'est l'objet de l'écoute analytique et des ses avatars. Il convoque sans cesse l'analyste débutant comme le vétéran sur les questions analytiques de la formation. Ici posées à New York, c'est de ce lieu que j'attends personnellement d'être surpris, enseigné. Et cette surprise, c'est celle par exemple d'entendre/lire dans *le dit p'-asse à l'écrit*, le comment l'*Œdipe*¹ fait witz, soit transmission ? Et pour un analysant et pour un analyste, où l'éthique d'une parole –propre à l'écoute et à la formation en tant que telles- procède de la primauté du sujet sur le collectif, du désir du psychanalyste sur le désir d'institution. C'est là un acte politique inhérent à l'existence de l'inconscient freudien.

Deviner le transfert dans un début de cure

Les notes cliniques évoquées ici sont une fiction établie comme un scénario de cinéma, à partir de certains points de ma pratique sans pour autant être de l'ordre d'une observation de cas . Elles ont déjà fait l'objet d'un court exposé à Convergencia que je reprends maintenant pour expliciter le terme « acte et transmission », sous-titre de nos enjeux .

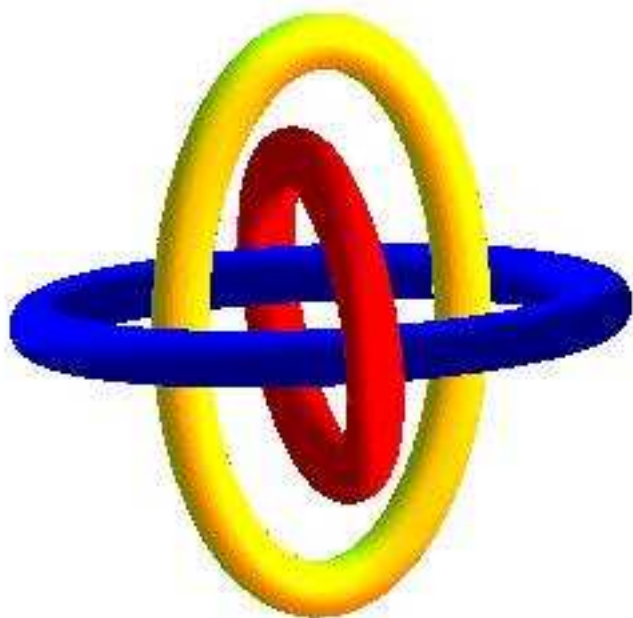
Elles ont trait à ces moments d'un transfert naissant dans une cure. Etant peu enclin par principe au « cas clinique », je reprends ici ces mêmes notes de ce même « cas » comme si les ayant « fictionnées » auparavant je pouvais à nouveau le faire mais cette fois-là éclairées selon des points en travail dans mon séminaire 2009-2011 « Corps et réalité psychique » à Paris où s'y effectue une approche des nœuds borroméens et de l'usage qu'en produit Lacan pour saisir toujours plus ce qu'est notre pratique, ce qu'elle a à être selon la singularité, le style de chacun.

¹ Witz à laisser en français suivie de la traduction anglaise.

Ces notes questionnent de par leur agencement le possible ou non d'une transmission de la psychanalyse. La prise de notes à partir de séances et leur mise ici en écrit supposent une analogie entre la pratique et un dire sur la pratique, que l'on appelle simplement la clinique, soit un savoir commun à au moins deux analystes pendant un certain temps, dans cette passe d'un dit à un écrit. Fiction oblige...

Le discours analytique, en effet, n'est pas de l'ordre de l'information ou de la communication du sens, mais procède d'un déchiffrement, dans le repérage des déformations, des condensations et des déplacements, tel que l'expérience clinique est nécessairement en écart, en différence avec la pratique elle-même dans son effectivité. Les notes sont ainsi un travail clinique d'écriture en réinvention permanente puisque le lecteur en lira ce qu'il réinventera à son tour au point de ne plus pouvoir arrêter son écrit, sa passe à l'écrit à son tour, car la lettre d'écoute en lecture, en réécriture ici mène le jeu, celui propre à l'ex-sistence du réel.

L'écriture RSI avec ses trois ronds de ficelle noués veut qu'à en défaire un des trois les deux autres sont libres².



L'usage que nous propose Lacan est le sien, il m'indique, pour ce qui me concerne, combien le serrage à l'infini entre les trois registres R, S, I, démontre in vivo, dans le maniement des 'Borromean rings' avec les mains, que l'abstraction propre au point géométrique euclidien ne convient pas à l'approche de l'inconscient car il n'est qu'image plane sans la dimension 3 propre au volume, celle du corps. C'est ce qu'implique l'usage des ronds Réel, Symbolique, Imaginaire à faire noeud.

² « Les anneaux de Borromée tirent leur nom d'une célèbre famille de princes italiens de la Renaissance, les Borromée, qui les adoptèrent comme symbole héraldique. Ils sont gravés dans la pierre de leur château, sur l'une des îles Borromée du lac Majeur (isola bella), dans le nord de l'Italie. On retrouve aussi cet entrelacs sur des pierres sculptées du IXe siècle environ, à Gotland, une île de la mer Baltique au large des côtes sud-est de la Suède. On pense qu'ils correspondent à des légendes découlant de mythes nordiques. Par ailleurs, les peuples du nord de la Scandinavie connaissent une représentation des anneaux de Borromée en forme de triangles sous le nom de "triangle d'Odin", ou "noeud du tué". Le symbole était également gravé sur les montants des lits utilisés lors des funérailles en mer. (Photos de ce site de [Peter Cromwell](#).)

Soit ceci : le un de chaque rond fait premier pour chacun des autres au point que leur coïncement met à mal l'originnaire freudien, aucun identitaire ne tient que dans l'imaginaire. Comment le trois des 3 ronds fait énigme de ce qui les tient, subvertit l'identitaire mais aussi la causalité, les parce que, l'implication en logique, le principe d'identité... Comme l'indique le titre du texte de Lacan L'Etourdit, quelque chose du nœud dans sa triplicité nous met dans une impossibilité de le représenter mentalement, nous laisse débile. C'est l'index de l'existence du refoulement originnaire. Qui implique une valeur de jouissance non représentable, hors signifiante. C'est cette question du refoulement originnaire qui insiste ici. Et Lacan avec son usage singulier des nœuds le précise avec le coïncement du trois, coïncant là un réel, non représentable ; [ce qui nécessiterait tout un autre travail avec les termes de consistance, d'ex-sistence et de trous vrai et faux³].

Le réel est l'expulsé du sens

Il s'agit ici pour un sujet du possible ou non de la mise en place d'une intériorité psychique au dedans non sans lien au dehors, et que Lacan interroge de par sa pratique : la séance à la Lacan c'est ni dedans ni dehors mais une pratique du réel plutôt que celle du sens, où « le réel est l'expulsé du sens » limite « littorale », subvertit le dedans/dehors, posant une intériorité psychique autour de ce point de vide 'incoïncable' fait des trois ronds tel que le virtuel nous fait gagner en réalité.

Là corps et réalité psychique s'interpellent, faisant apparaître une réalité pratique pour le Moi constitué qui peut alors savoir ce qu'est un fait, un acte, une parole qui soit vraie, mensonge, rumeur, silence... .

Histoire de babeluche/récit

L'exposé d'écrit clinique est celui d'une femme qui transporte son balucho-babeluche dont elle veut parler en un dire singulier, sorte de babil, de "Babeluche"⁴ avec la consonance de la lettre B redoublée dans Babel.. Babeluche avec la consonance yiddish, comme dans mameluche, qui indique bien la tendresse et ses exigences entre parents et petit enfant entendu dans babel , bébé, baby : l'infans s'inscrivant dans la langue maternelle.

Ce qui n'est pas sans nous évoquer le B. dans « babelnoeud », du bobo, « bobo /borromean rings ». Question psychanalytique de l'originnaire.

Le style de sa parole s'incarne ici pour les besoins de mon exposé, en un "récit" –là mon écrit - au sujet d'un baluchon- le sien- exhibé à l'âge adulte en place de compagnon! et qu'elle montre à tout le monde, partout où elle va, en particulier chez ses amis. Et pourtant elle n'a fait qu'en parler dans ses séances, ne l'ayant jamais montré à ces moments là.

Cette cure a trait à la fonction paternelle comme nous le verrons. Comment un processus analytique s'engage-t-il, comment un *patient*, de *client* devient-il *psychanalyste* ? comment une névrose vient au jour aujourd'hui ? moment où se devine le transfert.

"***Deviner le transfert***" est un terme issu de l'œuvre de Freud, de son ouvrage en français "La technique analytique", de son texte intitulé "Les débuts du traitement". La question théorique qui sous-tend mon exposé est celle du désir de l'analyste, là d'abord, en acte, au point d'évoquer cette assertion "deviner le transfert".

Nous verrons que c'est à partir d'absences aux séances, mises en place de symptômes, de

³ cf leçon VII de « RSI » 1975 et leçon XV « Les non dupes errent » 1974 pour localiser ma lecture de l'usage de ses nœuds par Lacan .

⁴ babeluche avec la consonance yiddish, comme dans mameluche, qui indique bien la tendresse et ses exigences entre parents et petit enfant entendu dans babel , bébé, baby : l'infans s'inscrivant dans la langue maternelle.

« signes d'appel » que se fera un « démarrage » psychanalytique.

Sa dernière chance :sa psychanalyse

Pour différentes raisons, "la psychanalyse" qu'elle veut entreprendre, et qu'elle vient me demander, est qualifiée d'être "sa dernière chance" notamment du fait de nombreuses tentatives de suicide et en tout cas des comportements s'y rattachant.

En creusant dans le plein des symptômes, il s'avère qu'elle est tout simplement vagabonde, seul point fixe, son travail, mais elle est sans domicile fixe, elle dort de-ci de-là, chez des amis, des amants, des amantes, et par là même elle est amenée à des comportements violents qu'elle subit ou qu'elle fait subir.

Le trait propre à son récit tel que je l'entends est comme un tableau, au sens de la peinture, ce à quoi elle fait appel dans ses propos dans une découpe évoquant que son discours est lesté par un objet, le regard.

Elle explique longuement qu'elle occupe la place de référence symbolique pour ses parents, aussi bien que pour les personnes de sa vie présente. Elle est en effet mise face à une anticipation de sa position subjective, probablement de type phobique, de telle sorte que j'ai très vite envisagé qu'il y avait un court-circuit de la dimension oedipienne ; laissant supposer un passage de la phase pré-oedipienne à un moment post-oedipien, nécessitant en quelque sorte de revenir à l'Oedipe lors de sa cure analytique à venir. En ceci que la constitution de son rapport au signifiant serait en avance sur la réponse qu'elle peut en donner face aux exigences pulsionnelles, interdite qu'elle est de « stationner » dans l'Œdipe.

Cinq ou six premiers entretiens voient cesser ses comportements destructeurs, ou auto-destructeurs, en particulier une toxicomanie sera rapidement élucidée car il s'agissait d'un comportement réactionnel comme cela se produit souvent aujourd'hui, le "cas" de cette personne, ayant des problèmes socio-économiques, outre la toxicomanie réactionnelle étant fréquent en France.

Face à face et symétrie en séances

Avec le regard, le montage textuel adressé à qui je suis pour elle vient montrer une symétrie, une sorte de redondance; de redoublement induit à l'instar du « face à face » qui vient de s'établir entre elle et moi, et dont elle parle souvent. Symétrie centrée sur la pulsion scopique, et également au niveau du temps, articulant sa vie passée à sa vie présente, par rapport aux séances elles-mêmes.

Ainsi va-t-elle bâtir un récit qu'elle me transmet, décrivant ce qu'elle ressent lors des séances et de sa venue vers l'analyste, vers l'analyse, dans des propos qui témoignent à la fois de souvenirs aussi bien que de constructions sur sa vie réelle, actuelle, quotidienne. Du fait même de cette symétrie, que j'essaie de décrire ici, elle est amenée à avancer ceci : "Je vous parle quand vous n'êtes pas là, vous n'êtes pas des "gens", mais vous êtes un nom propre », et ainsi va-t-elle modifier mon nom à l'image même du sien, et aussi d'un certain rapport à la personne de son propre père.

Disons le tout de suite, lorsque j'interviendrai, mais ce n'est pas au moment exact où je me situe maintenant, concernant la modification de mon propre nom, elle n'utilisera plus le surnom qu'elle m'avait donné auparavant, tout au moins au niveau conscient de l'échange avec celui qui est en train de devenir son analyste, et du coup elle parle de certains attributs de son père, de sa profession d'urbaniste, en particulier celle de construire et de détruire des maisons. Beau programme entre elle et moi en perspective... !

Ainsi l'excitation dont elle témoigne dans ce récit m'a fait évoquer une dimension de duplication de sa toxicomanie (qui, pourtant, était en train de cesser) en une rivalité avec la position de l'analyste occupant une "place vide", et dont elle voudrait en quelque sorte, à ce moment-là, avoir

la maîtrise. Suggérant une sorte d'addiction inhérente au désir de l'analyste ?

Que l'analyste se sache ou non pris dans cette "place de vide" le renvoie lui-même à l'origine de l'appareil au langage, c'est-à-dire à la signifiante, à l'objet primordial dans sa constitution primaire, soit à la constitution du narcissisme primaire, ce qui dans le langage de l'enseignement de Lacan s'intitule : la constitution du grand Autre par rapport à un premier déplacement, première "Enstellung", source et origine du "malentendu" dans la parole, inhérent à la structure du message, c'est-à-dire du signifiant.

Analyste en place de cause du transfert

Surtout, notons-le, ce vide provoque l'émergence du transfert, ce dont l'analyste ne peut être, non pas tellement la cause, mais "en place" de cause, et ainsi être amené à exercer sa fonction : guetter/deviner le transfert, soit s'étonner d'être choisi à cette place même, place qu'elle choisit de me prêter.

Pour l'analyste c'est se dire à lui-même : que me veut cette personne qui vient me trouver, pourquoi « moi », et si c'est moi, alors pourquoi, oui pourquoi, et dès lors pourquoi pas... Et il n'y a plus rien d'autre à faire pour l'analyste en fonction qu'à l'accepter sans perdre pour son propre compte la capacité de se laisser surprendre par l'événementiel en cours, c'est là une part de son acte.

Névrose actuelle, névrose infantile, névrose de transfert

Une telle fonction va donc s'exercer dans l'abord du puzzle du récit qu'elle évoque, prenant en compte à la fois sa vie présente, sa vie dans les séances comme moments auprès de moi, et sa vie passée.

Là s'ouvre sur l'axe linéaire fait de la névrose dans sa vie quotidienne et de sa névrose infantile, une sorte de triangle induit par ce nouvel espace qu'est la névrose de transfert. Espace à trois points d'un triangle où se déploient trois registres que l'analyste a à discerner. Car la névrose de transfert subvertit la dimension de récit, celui qui comprend des moments de sa vie de famille dans sa maison aussi bien que des souvenirs d'histoire reconstruite. Et la névrose de transfert, rééditant autrement les deux autres névroses se promeut en des termes qui évoquent une dimension picturale allant s'affirmer au fil des séances, et qui participe ainsi à l'établissement du lien/rencontre entre analysant et analyste.

Le tissage de paroles lesté par cette symétrie scopique de différents lieux et différentes époques parvient à une distribution dans des espaces qu'elle décrit, attribuant ainsi un lieu à l'analyste, une sorte de pièce dans une maison, où il n'y aurait pas de fenêtre mais de la musique, qui ressemblerait à l'inverse de là où elle-même se situe, soit au grand-air, dans un atelier de peintre. D'autres pièces plus ou moins lumineuses sont décrites pour d'autres personnes en rapport avec son enfance ou des « gens » qu'elle rencontre dans sa vie de tous les jours.

Là se perçoit cet attribut de la profession de son père, le métier d'architecte-urbaniste dans sa version construction.

Maladresse d'analyste

Cela est mis en place, en scène de paroles, où apparaît de façon dominante un souhait de maîtrise de la situation aussi bien dans le passé que dans le présent. Et aussi dans les séances, cela l'amenant à une tentative d'érotiser la situation, comme il se doit dans ces cas-là, nous le savons tous, mais là pour accentuer son désir de maîtrise. C'est ce qui m'amène à intervenir pour épingler un tel désir, non pas en lui parlant d'érotisation, mais sur la portée d'utiliser mon nom et de le faire d'une manière déformée ou pas, ce qui me laissait penser qu'un tel déplacement aurait pu lui donner accès à ses fantasmes sexuels infantiles.

Voilà une maladresse, la mienne. Et c'est cela même qui la conduit à la dimension de transfert, bien située à ce moment-là, par elle quant à la place de son baluchon qu'elle transporte de-ci

de-là.

Soit du transfert, au sens du déplacement, depuis son baluchon sur ma propre personne, moi-même devenant, selon son vœu, son objet de ralliement à la réalité de sa vie quotidienne. Où névrose actuelle et celle de transfert se nouent.

Cela n'ira pas sans une évocation de haine à mon encontre, ayant déjoué moi-même trop nettement, bien malgré moi à ce moment-là du processus analytique, l'utilisation qu'elle faisait de mon nom. Du coup, elle évoquera ainsi un drame lors de la perte de son premier jouet de son enfance, sa mère n'avait pas voulu intervenir soi-disant ni venir la soutenir, d'autant plus qu'elle se trouvait vivre dans une ambiance de mixité très marquée entre adultes et enfants.

Image maternelle

Elle décrira à ce moment-là l'épisode particulier suivant : elle a probablement surpris son père avec une autre femme que sa mère. L'entrée en scène de l'image maternelle va alors s'effectuer en traitant sa mère de termes inconvenants et qui n'ont pas un intérêt majeur ici sinon que sa mère est qualifiée au masculin. Mais les associations qui viennent sont celles-ci : "se vouloir du mal, vous avez tué une partie de moi en m'empêchant de vous appelé comme je le voulais, vous n'existez pas » .

Et elle nous indiquera à tous deux combien sa déception en rapport avec ma maladresse la met au travail analytique, nous montrant par là-même combien l'inconscient sait se servir de ce qu'il a à sa portée, ici ma maladresse. Intervient en effet un rêve où un homme ne peut jouir sexuellement malgré tout ce qu'elle peut faire ; et, associant, ce sera le lapsus : "ma femme n'est pas une mère", elle se reprendra aussitôt pour dire: ma mère est très masculine, ce n'est pas une femme féminine.

Ce qui signifie que l'objet de jouissance du père n'est pas de l'ordre du féminin, la femme n'y apparaissant que comme un bouchon à sa propre castration, la femme étant au mieux l'homme de l'homme, une « hommesse », une femme homme pour les hommes, telle, bien différente de Eve, la Lilith de la Bible.

Ce que nous pouvons formuler en termes de l'enseignement de Lacan de la façon suivante : dans le moment où nous sommes, la métaphore paternelle ne barre pas le féminin derrière la mère. Et le risque de confusion entre fille, mère et femme apparaît, c'est ce que je tentais d'expliquer plus haut en parlant d'anticipation du déclin de l'Œdipe, faisant passer un sujet directement du pré-oedipe au post-Œdipe pour ne rien savoir du refus du féminin.

Structure

En effet sur le plan structural, l'Œdipe apparaît centré sur l'exclusion du féminin, sur une illégitimité symbolique comme telle, puisque le père, à ce niveau structural où nous sommes, a pour fonction comme nous le savons, de maintenir à juste distance mais non dispersés trois termes : le phallus, la mère et l'enfant ; ce par quoi nous voyons bien que le féminin n'y est pas représenté, tout au moins dans l'Œdipe freudien. C'est en quoi ici, il s'avère que le féminin est un objet prégénital passant directement dans le post-Œdipe, et l'utilisation de sa babeluche/récit, propre au style de ses paroles , n'est rien d'autre que l'appel à un pseudo-phallus de substitution en état de marche concrète, de déambulation...chez notre vagabonde en début de démarche d'analyse.

Ce parcours quelque peu chaotique permet alors une interprétation mettant l'accent sur une telle réification des personnages de son enfance, car la névrose, selon moi, finit toujours par gagner sur le fétichisme -surtout chez une femme- car elle est le seul moyen d'une subjectivation possible, cela se faisant par les symptômes, montrant ici que la névrose comme la psychanalyse elle-même ne sont jamais que les effets que "l'inconscient est structuré comme un langage". Les absences aux séances seront l'écho

de cette interprétation qui vaut un dire oui et à ma place d'analyste et à sa place d'analysante ...

Les absences/symptômes et l'incorporation/Einverleibung freudienne

En effet celles-ci furent assez nombreuses pour qu'une rupture se produise à un moment donné, au point que je lui écrive une lettre pour l'inviter sur la conduite à suivre, cela mettant aussi le désir-du-psychanalyste à l'épreuve de ce qu'elle attendait de sa venue auprès de moi, et moi-même d'accepter ou non la poursuite de cette analyse débutante. Les absences en effet s'avèrent être ici des symptômes en ceci qu'elles sont comme la réplique, non dicible à ce moment là de sa cure, par rapport à des déploiements de ses angoisses de destruction, et en même temps à une certaine rivalité hystérique avec la position de l'analyste face au vide qu'il doit tenir pour qu'il y ait analyse possible, et cela dans cette symétrie scopique dont j'ai parlé plus haut. En même temps les absences évoquent aussi une affinité sélective au langage lui-même, et pour cela il va me falloir préciser certains points.

1- Ces absences-là sont en rapport avec des points d'effondrement dans le langage qui doivent être différenciés du fait structural propre à la nature discontinue du symbolique, c'est-à-dire à l'acte même de parole qui est fait de silences et de mots. Cette structure discontinue du symbolique est nécessaire à la constitution du Moi par rapport à la parole, au corps et à la mémoire du sujet. En effet le langage s'il est fait de mots, ce ne sont pas des mots qui sont là pour désigner des choses, des images, des sensations, mais bien pour être ce qui articule des mots entre eux, de telle sorte que les mots ne peuvent renvoyer qu'à d'autres mots ancrés dans la mémoire et dans le corps, signifiante oblige

2 - Une fois repéré cet écart entre structure discontinue du symbolique et effondrement inhérent au développement du Moi du sujet, effondrement signalé dans ses associations, apparaît alors la nécessité de repérer la réalité des défaillances –des traumatismes - dans l'enfance du sujet, défaillances qui articulent la réalité de l'Autre comme lieu et origine du langage, Autre là incarné dans les adultes, les parents et leurs substituts.

3 - Il y a là une exigence logique d'un grand Autre primordial en rapport avec la fonction paternelle, ce que Freud appelle l'incorporation, *Einverleibung*, qui pose l'existence d'un sujet d'avant toute parole, d'un sujet d'avant la question du sujet ayant accès à la parole. Ce sujet-d'avant- la-question-du-sujet est une antécédence logique, de nature non-clinique, non sensible, non repérable dans la pratique quotidienne, mais c'est de l'ordre d'une supposition nécessaire dans la parole. Et qui implique ce que Freud a nommé le refoulement originaire inhérent à la supposition d'un grand Autre là d'abord . Or il n'y a pas d'Autre qui puisse être total. L'Autre est manquant, il y a là un vide inhérent à la parole qui fonde ce qui s'appelle le discontinu dans le symbolique, inhérent à un manque au savoir sur la mort, aboutissant à ce qu'on pourrait appeler rapidement ici "renoncement à l'immortalité", nécessaire pour faire limite au désir humain, qu'il soit celui de l'analyste ou celui du névrosé. Mort et renoncement à l'immortalité sont liés à la fonction du père mort par le meurtre selon Freud , qu'il appelle l'incorporation .

L'incorporation, c'est ce qui est antécédent au surgissement de l'intériorité endopsychique et implique donc qu'un tel Autre soit manquant, essentiellement quant à son fondement originaire comme à sa connaissance concrète par le sujet. Il comporte une dimension d'irreprésentable propre au réel, à ce point/vider par coïncement des trois ronds RSI cité plus haut

4 - Cette fonction du père est inhérente à une fonction d'effacement, soit de laisser inconnu, sans réponse la question de l'origine de l'appareil au langage, de laisser la question ouverte sur elle-même. Cela ne s'appellerait-il pas l'interdit, l'impossible de l'inceste ? Oui...

De la fonction du père « primordial »

Pour la description clinique qui nous intéresse ici, dans ce face-à-face où nous sommes encore, ce que j'ai à dire est ceci : la réédition des symptômes sous forme d'absences m'a indiqué que cette fonction du père était le problème essentiel chez cette personne, aussi bien comme lien à elle-même, à moi et à ses propos en séances, d'où les absences qui dépassaient de très loin une simple rivalité hystérique, nous l'avons maintenant compris. Absence au dehors de la séance vaut comme symptôme en son dedans, comme je le soulignait par le terme de séance à la Lacan.

Cette réédition dans le lien à elle-même, en dehors et dedans des séances, s'est révélée être une mise en acte de la réalité même de l'inconscient, et c'est ce que Lacan appelle le transfert, tel que la symétrie scopique dont je parle, met en équivalence, au niveau clinique, absences et effondrement de la fonction paternelle dont elle parlera par la suite.

Une cure analytique

Cette suite va alors être possible sous la forme d'une psychanalyse, la sienne, avec position allongée, deux séances par semaine en attendant bientôt trois et qui sont payées à chaque fois pour mettre en acte cette dimension même du discontinu du symbolique déjà évoqué.

Ainsi de telles absences articulent les conditions mêmes de la cure analytique concernant cette personne car s'y sont montrés le transfert, l'Œdipe et la castration, en tant que conditions requises pour une cure analytique :

-le transfert en effet a permis quant à moi de repérer une fonction de supposition, soit de "sujet supposé savoir" en rapport avec une mise en acte du désir de l'analyste dont j'étais le lieu/témoin dès lors que son analyse commençait.

-Œdipe : en effet la fonction paternelle et l'illégitimité du féminin se sont révélées être repérables. Et cela dans un rapport au lieu de l'Autre comme lieu de l'origine du langage, ce qui s'appelle la castration.

-La castration en effet s'est montrée là telle qu'on peut la découvrir avec l'enseignement de Lacan, soit le report de la dimension du manque au niveau du moi reportée là au niveau de la question même du langage, comme structuré autour d'un vide, tel que ce grand Autre ne peut être total.

Remarquons que Jacques Lacan et nous tous venus après Freud, d'un Freud placé historiquement en place de ce lieu Autre, indique combien nous avons, au un par un, à produire ce report de la castration au niveau du lieu de l'Autre depuis le Moi, soit de sa monade métapsychologique, sa « sorcière » par quoi Freud inventait une supposition de savoir, ayant pour nom « Psychanalyse » pour y inscrire un manque de structure, le phallus.

Phallus

Le phallus est ce manque inhérent à l'existence de l'Autre et qui structure ce qui dans la psychanalyse s'appelle symptôme. C'est un opérateur qui détermine la névrose comme proprement effet du langage, comme événement de parole du sujet, fondateur du sujet dans son rapport à sa réalité, et donc à l'analyste, et ainsi à l'analyse qui est lieu de réédition des symptômes de sa névrose ; voilà le nœud de la névrose de transfert depuis la névrose infantile.

La psychanalyse est bien ce lieu de dépliement de ce manque, que Freud a interrogé avec le terme d'inconscient, c'est ce lieu de réédition telle que la souffrance du névrosé, par ses associations libres des idées et des mots, s'organise en discours analytique.

Le phallus ainsi apparaît comme un double lieu, inhérent à la demande de ce que l'on attend de la vie, et de ce que l'on attend de son analyse, impliquant par là-même l'existence d'une duplicité du désir, désir de jouissance qui est du côté de la vie, et désir de savoir qui est du côté de l'analyse.

Dés lors le phallus implique que ce que vient chercher l'analysant est tel que ce dernier peut exiger de venir le trouver chez l'analyste. C'est la raison pour laquelle il n'y a pas à le lui donner, puisque l'analyste ne l'a pas sinon en place de supposition dans le transfert. C'est cela qui s'appelle la demande.

Pour l'analysante dont je parle ici, la fonction du père peut être alors décrite de quelle manière ? Ce qui manque au père c'est de reconnaître comme possible qu'il y ait du féminin dans la femme, puisqu'il ne supporte qu'une seule chose, c'est qu'il n'y ait là que l'homme comme équivalence à toute l'humanité, c'est en quoi cette personne, se promenant avec son baluchon/fétiche de-ci de-là, était amenée à ruser avec elle-même au point de s'instaurer comme père de sa propre fonction paternelle auto-référée pour elle-même.

Mais cela ne pouvait s'effectuer que s'il y avait un rapport au lieu de l'Autre, Autre plus entier encore que ce qu'elle venait chercher auprès de l'analyste, soit une fonction analytique qui lui soit extérieure, bien plus qu'étrangère, qui lui soit radicalement Autre ; cela a probablement justifié ses absences dans le démarrage si difficile de son analyse.

En effet les absences apparaissent maintenant comme le seul moyen de sa subjectivation, de sa position de sujet barré par le signifiant, c'est-à-dire par la parole d'un autre qui précisément a pour fonction d'occuper la place du silence, car sinon "tout sera détruit", phrase qu'elle avait lancée à plusieurs reprises avant cette grande série d'absences qui a motivé mon travail que je vous sou mets ici dans ce passage de ce qui s'est dit à de l'écrit.

La suite

La suite montre deux courants dans son analyse, d'une part un père lié à un objet qui est la mort elle-même, et un autre courant, celui de la vie, lié à son activité picturale.

-Le premier courant en effet est en rapport avec l'absence de sépulture, d'une mort non dite dans son enfance, non dit organisant un fantasme en rapport avec des phénomènes d' anonymisation-disparition de certains faits que son père dans son travail de d'urbaniste aurait « commis » selon le roman familial de cette analysante, en particulier d'engloutir, de détruire des villages et des maisons pour construire des routes et des barrages nécessaires à l'urbanisation de la région où elle vivait.

En effet revenons au rêve où elle use de cette symétrie scopique, liée à une ressemblance de son nom/prénom avec le mien et que j'ai soulignée trop tôt, elle insistera pour décrire le passage langagier pour transmettre l'interprétation de son rêve. Ainsi avance-t-elle qu'elle a vu, plus que lu, dans le journal l'histoire des deux sœurs jumelles dites "de Mingele", le bourreau/docteur d'Auschwitz ayant fabriqué un tel accouplage gémellaire. C'est qu'elle veut dire l'escamotage de la transmission de la question de la mort dans sa famille par le grand escamotage de l'Histoire de notre temps, celui de la Shoah, de la disparition des corps, de l'effacement des traces de leurs traces. De plus en plus fréquemment repérable dans de nombreuses analyses existe cette dimension clinique de mortification dans des fantasmes inconscients indexés à la mort/meurtre de masse et à la massification de la parole.

-Le deuxième courant, plus heureux en apparence, se formule ainsi : "si je meurs où mettrais-je mes livres et ce que j'aime le plus mes pinceaux et mes toiles ?", dit-elle. Posant combien une psychanalyse est inhibitrice ou au contraire symbolisante face à la la création artistique.

Mais notons avec ce « si je meurs, dit-elle, où mettrais-je... » combien les deux courants sont liés..

Son style de parole se marque en effet de ces deux courants Elle parlait, elle les nomme ainsi, en « *plaques de mots* », évoquant l'acte de peindre, sédiments sur sédiments, laissant supposer un sédiment plus primordial. Matérialité du signifiant, corporéité de la parole. Glissement moins erratique des plaques les unes sur les autres au fil des séances pendant son analyse. Où le regard est resté organisateur de son rapport à l'acte de parole.

Un rêve où l'analyste est représenté et où ces plaques de mots sont exhibées : a lieu en effet une exposition du désir de l'analyste : "Vous m'écoutez à travers mes plaques, le voile, la toile, la poussière, mais moi je ne les vois pas". Castration oblige.

L'inconscient n'est il pas moment et lieu où la parole en un savoir proprement insu nous ferait cesser de penser? Ce manque au savoir, le sujet de l'inconscient vient-il à en être le reflet. "Ça" est-ce de cette dénégation où le jugement d'attribution préexiste au jugement d'existence : l'inconscient n'est il pas d'abord le lieu d'un manque avant de nous faire signe dans les formations dites de l'inconscient ?

Actuel de la psychanalyse

Cette analyse comme d'autres, m'a formé et me forme encore pour ne pas lâcher sur l'actuel de la psychanalyse, c'est en quoi la formation se source à une question qui ici, pour ce qui me concerne, est celle de l'impact de la Shoah, comme entame de l'inconscient. Cet impact se situe au niveau de la différence entre discontinu du symbolique et effondrement du symbolique dans l'enfance, effondrement se promouvant ensuite dans la vie de l'adulte sous la forme de symptômes, et c'est là qu'il s'agit de formuler un questionnement actuel sur nos savoirs.

En effet si le désir de l'analyste peut se définir comme étant le désir de symbolisation afin de poser un acte d'interprétation, qu'en serait-il du savoir du psychanalyste s'il était porteur d'une interprétation de la Shoah, alors que c'est celle-ci qui traverse tous les savoirs et tout l'actuel de notre temps ?

Mon présent propos conclusif est d'en ouvrir la problématique : ces effets de la Shoah sur la structure du fantasme et de l'inconscient s'inscrivent-ils dans les engendremens successifs des opérateurs psychanalytiques de notre pratique depuis le tout premier Freud? dans des suspens créateurs de pensée rompant avec le ou les précédents pour que ces derniers prennent une place renouvelée ?

Formation

La formation de l'analyste c'est suivre la surprise là où une question nous mène, venue de la pratique et qui exige sa transmission.

Ma position théorisante venue de cette cure ici mise en écrit, porte/comme sur le meurtre du père selon Freud comme nœud symbolique décrit dans son texte sur l'incorporation (chap 7 in Psychologie des masses et analyse du moi, en 1920 où se retrouve le rapport/non rapport entre sujet et collectif, nœud symbolique repris en 1938 dans L'homme Moïse et la religion monothéiste, où il nous dit : « les hommes ont toujours su qu'ils avaient tué un père auparavant et encore auparavant et ainsi de suite, au point de tomber sur une béance primordiale, une sorte de ...zérothéisme.

Précisons ces moments successifs, où la psychanalyse est en filiation/engendrement depuis Freud jusqu'à nos jours, quatre temps, plus un qui est celui des nœuds . Temps qui se tressent, ne s'effaçant pas les uns les autres.

Avec le premier temps, Freud avance le sexuel infantile qui fonde la discipline, puis avec Eros et Tanatos imbriqués, il opère un nécessaire tournant pour revivifier sa découverte. Le troisième temps, après ces deux premiers, est celui où Lacan, après 1945, du fait de

l'accent qu'il porte au malentendu dans la parole et à la dimension de son adresse, réinvente, après de Saussure, le signifiant comme fondement pour situer le psychisme au sens analytique, et donc notre pratique quotidienne. Ces trois temps sont des gains au registre symbolique, ils continuent à l'être, où le réel pâtit de l'avancée des concepts et des signifiants.

Mais le quatrième moment, inhérent à la rupture de l'Histoire est suspens de la pensée à repérer toujours plus, car il est défaut des processus de symbolisation, où le signifiant pâtit du réel, où le réel prend le pas sur le parlêtre, où des violences passées ont toujours des effets actifs ou passifs. Et implique un réel à situer.

Oui pratique du réel plutôt que celle du sens.

Où décider de « placer » un temps qui nous redonne un gain, sur le réel ? désigner celui des nœuds : avant le 4^e ? ou en 5^e place : pour moi le Lacan des nœuds me défixe un peu du 4^e et je propose donc cette place 5^E. En cours de mise en place, c'est là que je voudrais bien recevoir quelque écho de votre lecture....

Pour la période 1939-45 Lacan conclut (p.213, ed. Le Seuil) son « Temps logique et l'assertion de certitude anticipée » daté de 1945 par ce nouveau sophisme, en plein effroi de ce qu'il s'est passé:

-«Un homme sait ce qui n'est pas un homme »,

-« les hommes se rencontrent entre eux pour être des hommes »,

-« je m'affirme être un homme de peur d'être convaincu par les hommes de n'être pas un homme ».

Aujourd'hui, il nous faut poser radicalement le fait que le transmission c'est « transmettre ou jouir, pas l'un sans l'autre ». Pour que le jouir n'efface pas plus loin le sujet de l'inconscient, face au vacarme du monde, sa structure a à être ré-articulée sans cesse dans notre mode singulier de mener nos cures : d'avoir fait son analyse personnelle et de savoir la continuer.

Pour faire en sorte que la psychanalyse au sein du mouvement de son Histoire continue à être dans l'ordre d'une subversion du culturel où se nouent toujours trop *civilisation et barbarie*.

Fin doc JJM 21 6 2011